

BÉATIFICATION DE BERNARD MORIZOT



2 AVRIL 1924 - 20 AVRIL 1945

13 DÉCEMBRE 2025, NOTRE -DAME DE PARIS



SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIÈRES

de

BERNARD MORIZOT

tombe en Allemagne

LE 20 AVRIL 1945

à l'aube de ses 21 ans

PENSEZ A LUI

Il avait 20 ans.

Il rayonnait de santé morale et physique, dans l'affection de sa famille et de ses amis devant un avenir prometteur.

Il est tombé, loin des siens, à bout de force, lâchement assassiné par ses gardes-chiourmes SS, après de longs mois de souffrances surhumaines dans un camp d'extermination allemand pour avoir suivi le chemin de sa foi.

Seigneur Jésus-Christ,

Nous te rendons grâce pour la béatification de Bernard. Par ce signe d'Amour et de fidélité, tu te fais proche de nous et tu touches nos cœurs. Merci pour cette joie immense qui réunit aujourd'hui toute notre famille.

Nous te confions Bernard, ses frères martyrs morts en haine de la foi ainsi que toutes les personnes qui ont œuvré pour sa béatification.

Nous remettons également à ta tendresse la paroisse d'Avallon et en particulier le Père Gervais et Marie-Jo Chaulet qui ont tant fait pour nous retrouver et nous annoncer cette bonne nouvelle.

Nous te confions Noémie et Auguste, ses parents ainsi que ses 5 frères, André, René, Jacques, Michel et François qui ont tant souffert de son absence ; et plus particulièrement Jacques, en ce jour du 20^e anniversaire de son décès.

Garde également dans ta paix le fils de Michel, premier garçon né après la disparition de Bernard et qui portera en hommage le prénom de son grand-oncle. Fais briller sur lui ta lumière, lui qui t'a rejoint trop tôt.

Nous te confions enfin notre famille si rarement réunie ainsi que tous ceux qui n'ont pu être présents aujourd'hui.

Par sa vie, Bernard nous a montré sa force de caractère et son courage face au nazisme, qui lui ont permis de garder espoir pendant le STO et la période de sa déportation. Il nous a aussi transmis sa foi et son espérance, qu'il a su partager avec ses frères pour les soutenir dans l'épreuve.

Toi qui as accompagné Bernard, et par son intercession,

Aide-nous à transmettre l'Histoire et le souvenir de Bernard et des victimes du nazisme à nos enfants et aux générations futures.

Donne-nous de faire de sa vie un exemple pour nous engager et accomplir ce en quoi nous croyons avec courage et fidélité.

Ouvre nos cœurs à l'adoration, à la prière et à la compassion, pour aimer nos frères et sœurs sans jugement ni haine.

Soutiens-nous pour que notre foi soit toujours plus vivante dans notre quotidien et nous inspire à aimer, espérer et servir.

Nous te prions pour que la béatification de Bernard révèle ton amour à ceux qui sont éloignés de toi ou qui ne te connaissent pas encore.

Nous te prions pour que sa lumière continue de nous guider, de nous unir et d'inspirer notre famille.

Amen.

JEUNESSE

Les témoins de la vie de Bernard ne sont malheureusement plus là mais par ces photos, des extraits de ses correspondances et quelques anecdotes, nous tentons de partager le jeune homme qu'il était.



Fils de Noémie et d'Auguste Morizot, Bernard est né en 1924. Il est le cinquième d'une fratrie de six garçons : André, René, Jacques et Michel le précèdent. François, le petit dernier, vient compléter cette joyeuse troupe.



Sportif et attiré par la nature, Bernard aimait les activités en plein air : le ski, le patin à glace, le vélo, le camping. Un goût certainement développé pendant ses années en tant que louveteau au sein des Scouts. Certaines photos le montrent à vélo, sa monture chargée de sacoches, comme s'il se préparait à un long voyage. Parmi ses souvenirs les plus chers figurait le lac des Settons, où il aimait planter sa tente et chanter au bord de l'eau. Depuis l'Allemagne, il écrivait : *"Les Settons !! ... Quand pourrai-je aller y replanter ma tente et chanter la tyrolienne au bord du lac à la nuit tombée. Souvent je repense à tout cela comme dans un rêve. Heureusement que je trouve assez souvent un dérivatif à ces souvenirs."*

Lorsque la guerre l'éloigna brusquement de tout cela et de sa famille, ces souvenirs devinrent pour lui des refuges, précieux et douloureux à la fois. Car à peine entré dans l'âge adulte, Bernard fut envoyé en Allemagne au titre du STO. Loin des siens, il tenta de conserver ce qui faisait son identité : sa sensibilité, ses rêves, son humour, son goût pour la liberté. Ses lettres témoignent de cette lutte intime, celle qui consiste à rester soi-même malgré la distance et les menaces de la guerre.

En Allemagne, sa foi fut pour lui un moyen de tenir durant toute la durée du STO. Malgré les risques, il choisit de résister et de se réunir régulièrement avec d'autres Français catholiques et des prêtres pour prier, se soutenir et préserver ensemble une part essentielle de leur humanité. Ces rencontres, fragiles et clandestines, leur offraient la force de tenir dans un quotidien marqué par l'isolement et l'incertitude. C'est son engagement spirituel et sa participation à ces rassemblements qui furent le motif de son arrestation par la Gestapo, puis de sa déportation en camp de concentration.

Dans une de ses touchantes lettres, on découvre son amour de jeunesse, Denise, dont il parle avec tendresse, sincérité, plein de projets pour l'avenir :

"Je regrette beaucoup que ma petite Denise ne soit pas allée te voir mais la raison que tu me donnes est juste car maman n'est pas au courant."



LES JOURS HEUREUX



Elle sait simplement que nous sommes tous les deux en bonnes relations de franche camaraderie. J'ai reçu d'elle une lettre dimanche dernier, la première, j'étais très heureux. Je vois qu'elle ne m'oublie pas et si un jour elle devait ne plus penser à moi, je préfère ne jamais revenir. Mais je crois qu'il n'en est rien et que comme tous nous aurons le bonheur de nous unir d'ici quelques années. Se porte-t-elle toujours bien ? Je lui ai demandé qu'elle m'envoie des photos. Faites-lui penser et en terminant embrassez-la bien pour moi."



Cette sensibilité allait de pair avec un caractère bien trempé. François aimait raconter, amusé, que lorsque leurs parents recevaient des invités que Bernard ne portait pas dans son cœur, celui-ci n'hésitait pas à filer discrètement à la cave... pour couper le compteur électrique. Une espièglerie audacieuse digne de lui, presque théâtrale, mi-provocation, mi-malice.

Et puis, il y avait le Bernard qui aimait la fête, le rire, les soirées animées. Dans une lettre adressée à une amie de la famille, patronne d'un établissement où il avait passé un réveillon quelques années plus tôt, il raconte : *"Chère Madame, Il y a un an j'étais auprès de vous à faire le pitre au milieu de la salle de restaurant. C'était l'heureux temps, et quand minuit sonnait, on se souhaitait santé et bonheur. Le premier m'a toujours comblé, quant au deuxième, il en est tout autrement."*

Une phrase simple, mais pleine de profondeur : de l'humour, une pointe de mélancolie, et ce regard lucide sur la vie qu'ont souvent les jeunes hommes qui ont déjà vécu trop intensément.

Derrière l'humour et la nostalgie affleurait une vérité simple : à cet âge où l'on devrait construire sa vie, Bernard subissait une séparation brutale d'avec tout ce qui comptait.

Ainsi se dessine le portrait d'un jeune homme attachant, partagé entre la fougue de sa jeunesse, l'amour des grands espaces, l'intensité de ses sentiments et la dure réalité du STO. Ses lettres, pleines de tendresse, nous montrent un Bernard vivant, sincère, résistant intérieurement pour rester fidèle à lui-même dans un monde qui vacillait.



LE STO ET LA MISSION SAINT-PAUL



Pendant la Seconde Guerre mondiale, les prisonniers de guerre étaient théoriquement sous la convention de Genève de 1929, qui leur assurait le droit à avoir des aumôniers. Mais parmi les Français, environ 300 000 jeunes se sont retrouvés avec un statut particulier : ils ont été envoyés en Allemagne comme ouvriers, par complicité entre le régime de Vichy et les nazis. Dans le cadre de ce Service du travail obligatoire (STO), ces jeunes qui avaient entre 19 et 25 ans étaient engagés pour au moins deux ans afin de contribuer à l'effort de guerre, en particulier dans la métallurgie. Ils recevaient symboliquement un salaire, avaient deux semaines de vacances par an.

Toutefois il était hors de question de leur donner une assistance spirituelle car ils n'étaient pas protégés par la convention de Genève.

Des évêques français, en particulier le cardinal Emmanuel Suhard (1874-1949), archevêque de Paris, et l'abbé Jean Rodhain, initiateur du Secours catholique, ont porté le souci de ces jeunes. Ils ont mis sur pied ce qu'ils ont appelé la "Mission saint Paul", qui a consisté à envoyer des prêtres, des séminaristes, des religieux, des militants de l'Action catholique, des scouts, pour aller exercer un apostolat auprès des jeunes ouvriers déportés.

Les choses se sont corsées le 3 décembre 1943, lorsqu'est parue l'ordonnance Kaltenbrunner, qui n'était autre qu'un décret de persécution. Cette ordonnance demandait l'élimination de tous ceux qui menaient une activité religieuse auprès des jeunes travailleurs civils français.

À partir de ce moment-là, tout ce que ces missionnaires faisaient était passible de la peine de mort. On considérait leurs activités comme anti-allemandes – alors qu'il s'agissait uniquement de venir en aide à ces ouvriers de diverses manières, apportant les sacrements, encourageant les uns, soutenant les autres. C'est pourquoi on parle du "martyre de l'apostolat" ^[1].

^[1] Interview du père Bernard Adura, postulateur de la cause, I.Media.

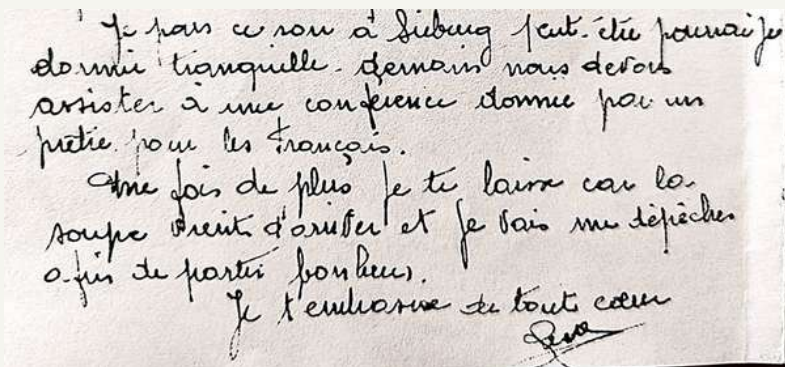


Bernard et son frère Michel
à Cologne en 1944

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE BERNARD

Si la foi a soutenu Bernard durant ses éprouvantes années au STO, sa correspondance avec sa famille a également été une ressource précieuse. Les lettres qu'il envoyait régulièrement témoignent de son courage et de sa générosité sans faille. Malgré la rudesse de ses conditions de vie à Cologne, qu'il décrivait avec pudeur et dignité, Bernard se réjouissait des bonheurs vécus par ses proches restés en France.

"Depuis 15 jours que je suis là, je travaille dans mon usine de caoutchouc. J'ai deux machines sur les bras qui débitent des kilomètres de fil élastique par jour. Mon apprentissage n'a pas été long. Tu parles si je trouve un changement avec le bureau, les premiers jours ont été très durs. J'avais les mains en sang. J'espère que d'ici six mois, j'aurai la peau comme de la corne et n'aurai plus à redouter ce petit détail... Je m'y fais petit à petit. Je dors sur ma planche dans mon duvet aussi bien que dans mon lit. Je me passe facilement de mes repas et tout cela n'est qu'une question d'habitude." lettre à son frère André Morizot, probablement en 1943



*"Je pars ce soir à Sieburg peut-être pourrais-je dormir tranquille. Demain nous devons assister à une conférence donnée par un prêtre pour les Français.
Une fois de plus je te laisse car la soupe va bientôt arriver et je vais me dépêcher afin de porter bonheurs.
Je t'embrasse de tout cœur
Bernard*

"Jacques ne me parle pas de son sursis jusqu'au 15. Je pense qu'il a réussi, il doit être content, je le comprends facilement et si nos deux départs pouvaient l'exempter nous serions très heureux car c'est notre place alors que ce n'est pas la sienne.", lettre à sa belle-sœur Marie-Jeanne Morizot, avril 1943

"Le jour de Pâques nous avons eu une messe dite par notre aumônier, l'abbé Brun. La chapelle était pleine. Jamais je n'ai vu tant de monde. [...] Pour en revenir à Siegburg, lorsque je me promenais dimanche soir avec Michel, nous avons rencontré l'abbé Brun qui faisait son petit tour. Nous avons causé un instant sur la messe du matin. On sentait combien il était heureux d'avoir eu tant de monde. Surtout que certains qui ont été repêchés n'avaient pas fait leurs pâques depuis 15 ans. [...] Il est vraiment très sympathique. Heureusement que j'ai de bons copains à Siegburg. Je suis heureux d'aller là bas. C'est d'ailleurs pour cela que j'y suis toujours. Là-bas, j'oublie Köln, la fabrique et le lager", lettre à ses parents, Noémie et Auguste Morizot août 1943

"Aujourd'hui je réponds à la bien heureuse maman de ce cher Jean-Pierre que j'ai eu le plaisir d'admirer sur les photos. Je vous félicite tous les deux de votre poupon car il est vraiment beau, il a fait l'admiration de mon copain, le boucher, qui lui est fiancé et qui aura beaucoup de joie d'en avoir un lorsqu'il sera marié. J'ai vu en effet qu'il avait beaucoup de cheveux. J'espère que pour Pâques vous irez chez le coiffeur pour lui faire faire une mise en plis avant d'aller à la messe.", lettre à sa belle-soeur Marie-Jeanne Morizot, avril 1943

ARRESTATION ET DÉPORTATION



Langenstein-Zwieberge était un sous-camp de Buchenwald situé près de Halberstadt, en Saxe-Anhalt. Les premiers prisonniers, arrivés le 21 avril 1944, furent chargés d'installer le camp, d'abord dans une auberge puis dans une grange. La construction du camp fut achevée en août 1944, avec des baraquements électrifiés.

En février 1945, on comptait environ 5 000 détenus ; la mortalité y devint l'une des plus élevées de tous les sous-camps de Buchenwald.

Les prisonniers durent creuser un vaste système de tunnels souterrains, appelé « Hermann Göring », destiné à abriter la production d'avions Junkers, ainsi que des armes comme les V2.

En dix mois, près de 10 km de galeries furent construits dans des conditions épouvantables : manque d'air, coups, famine. L'espérance de vie dans les tunnels ne dépassait pas six semaines.

Environ 60 % des 8 000 à 10 000 détenus moururent. Le commandant SS, Paul Tscheu, était réputé pour sa cruauté.

L'entreprise Junkers avait installé un « Petit Camp » pour près de 900 ouvriers spécialisés, sans lits ni paillasses. Les morts étaient transportés au crématorium de Quedlinbourg ou jetés dans des fosses communes lorsque les cadavres devinrent trop nombreux. Certains corps pourrissaient dans des baraques faute de pouvoir être déplacés.

L'« Arbre des pendus » servait aux exécutions, notamment pour les prisonniers repris après une évasion. L'épisode le plus marquant fut l'exécution d'Andreï Iwanowitsch, ancien colonel soviétique, qui refusa de pendre ses camarades et fut lui-même pendu puis enterré vivant.

Le camp fut évacué le 9 avril 1945 lors d'une marche de la mort de 330 km, où la majorité des 3 000 prisonniers périt. Le 13 avril 1945, les troupes américaines libérèrent le camp abandonné, découvrant des détenus mourant encore par dizaines chaque jour. 144 survivants moururent ensuite à l'hôpital de Halberstadt.



Matricule de Bernard reçu au camp de Buchenwald



Cérémonie au Mémorial à l'occasion du 55^e anniversaire de la libération du camp en avril 2000



Tunnel à Langenstein dans les années 2000

L'ANNONCE TRAGIQUE

En juillet 1945, après de longs mois d'angoisse sans aucun signe de vie de Bernard, la nouvelle tant redoutée est confirmée. Michel, son frère, reçoit une lettre du Père Lucien Gaben, ancien compagnon de captivité de Bernard à Buchenwald. Dans cette missive, le Père Gaben lui confirme le décès de Bernard.

Castres ce 15 juillet

Mon cher Ami,

Je reçois à l'instant votre lettre et j'y réponds pour vous donner hélas un triste "confirmatif" à vos craintes, je ne puis assurer d'une façon catégorique que Bernard a été tué mais j'en ai la certitude morale. Cette mort d'ailleurs note pour moi comme les plus douloureux souvenirs de cette captivité pourtant si riche de souffrances !

Le 18, 19 avril Bernard était extrêmement fatigué, se traînait avec peine, je l'avais aidé. Mais que moi-même fut également très précaire, nous avions décidé un soir de nous évader à trois avec l'abbé Bruny, malheureusement nous étions dans un tel état de faiblesse que nous n'avons pas eu le cran de faire ce que la nécessité nous imposait trois jours plus tard mais hélas nous Bernard.

Le lendemain matin 20 avril j'étais avec lui en queue de colonne, nous n'en pouvions plus l'un et l'autre, mais étant plus fort que lui, je lui donnais le bras, le traînais, le

cachais

et le temps d'attente et puis le reprenais, plusieurs fois il m'a dit : Ah! l'abbé, laissez-moi mourir, je ne puis plus je ne puis pas me traîner... ?

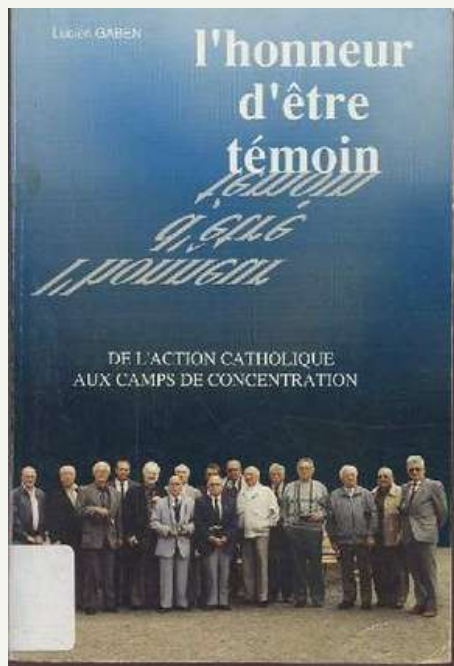
Je lui ai alors parlé de se mettre en lui disant que pour sa mère et d'ailleurs faire encore quelques kilomètres... A un moment, je l'avais de nouveau abandonné et ne pourrions plus... soudain un coup de feu derrière moi, un corps sur le bord de la route... et plus de Bernard... Il n'y a pour moi aucun doute, ce coup de feu venait de nous atteindre "notre" faiblesse. Je l'ai appelé vainement mais la vie n'est plus là.

Le lendemain j'ai mis parti dans la colonne pour annoncer à l'abbé Bruny cette tragique nouvelle qui d'ailleurs précipita notre évacuation, pour éviter le même sort à Buchenwald nous avons quitté la colonne et réussi... Le souvenir de Bernard me hante parfois, car aucune de sa mort ne m'a tant frappé, il est si proche, mes bras moins de cinq minutes avant que l'assassin ne le frappe, et ce n'est pas pour moi sans que je l'aie vu à mes yeux, dit-il de sa main, tombé, se lamentant de sa souffrance, dit-il lui aussi que les derniers paroles que nous avons échangées ont été pour parler de lui... Si je puis vous dire



Les deux fosses communes où Bernard a probablement été enterré lors de la Marche de la mort.

L'HONNEUR D'ÊTRE TÉMOIN



En 1988, le Père Gaben, déporté à Buchenwald avec Bernard, publie *L'honneur d'être témoin*. Il partage ses souvenirs et réflexions sur les horreurs qu'il a vécues et observées. Bernard y figure à plusieurs reprises.

LA FÊTE DE SAINT BERNARD

“Dans la chaude soirée du 20 août, tandis que nous échangeons, le plus discrètement possible, brusquement une voix, un chant percent la nuit. C’est Bernard Morizot dans la cellule d’à côté, celle du Père Martin : « les gars, c’est aujourd’hui ma fête. Ne vous en faites pas, gardons le moral, toujours » et il entonne une tyrolienne que nous lui connaissons bien.

Comme cela faisait chaud au cœur. Beaucoup plus que le soleil d’août !

Bientôt, comme prévu, un grand vacarme dans les escaliers, cris et vociférations indignées. Les gardiens montent, ils ouvrent quelques cellules ici ou là, justement pas celle de Bernard qui est rapidement descendu de son perchoir pour faire semblant de dormir.”

MOTIFS DE L'ARRESTATION

“ Il y a des changements dans la prison. L’inspecteur belge est parti, il est remplacé comme interprète par le sinistre Ignace, le Polonais. Avec lui les interrogatoires tiendront bien la promesse qui avait été faite à l’abbé Pannier : « Nous ferons de vous des martyrs ... ».

[...] Leur idée dominante, c’était que nous faisons partie d’une vaste organisation dirigée par le Vatican : « Nous savons parfaitement votre affaire, dirent-ils à l’abbé. Le pape organise une mission antinazie en Allemagne : la « guerre intérieure ». Ils avaient des définitions très précises de nos activités. “

Par exemple, la J.O.C est un mouvement de jeunes catholiques, mais à but politique, dont la tâche principale est la destruction du nazisme.

Pour le scoutisme, à peu près la même chose. [...] les séances de brutalité étaient commencées depuis la fin août. L’abbé Cléton avait reçu une gifle et s’était fait traiter de « jésuite » pour avoir nié les faits qui lui étaient reprochés.

Pour lui, cela s’arrêtait là. Pour nos tortionnaires, la meilleure tactique serait de faire avouer les plus jeunes auparavant, de façon à assommer les chefs par un argument massue : « Inutile de protester ; tous les autres, avant vous, ont avoué, reconnu leur culpabilité ! » Ainsi à la tombée de la nuit, nous sera transmis le triste bilan de la journée : un ou plusieurs d’entre nous auront été frappés jusqu’à l’évanouissement, ranimés, frappés de nouveau, et de quelle façon ! Dans les cellules proches, nous aumôniers, l’abbé Cléton en particulier, entendrons les questions et... les coups.”

“ON VIENT DE NOUS TUER BERNARD”



Nous sommes dans un immense pré ; nous avons choisi notre coin pour la nuit. René Maret, Louis Brun et un troisième camarade gardent les couvertures ; avec Bernard Morizot, nous partons faire une inspection du coin. Oui, les gardiens sont bien là. On voyait des points rouges (cigarettes) circulant autour du cantonnement.

Demain nous partons, il faut tenter le tout pour le tout. Nous retournons auprès de nos amis serrés les uns contre les autres pour se réchauffer. Nous parlons à voix basse pour ne pas gêner ceux qui s'étaient endormis. Longuement nous faisons le point avec Bernard : “L'abbé, je suis à bout, je n'en peux plus, si demain nous ne sommes pas délivrés, je suis foutu, je n'en peux plus. Je ne regrette rien, pourtant j'aurais tellement voulu revenir au pays, même pour y mourir. Je suis un des plus jeunes de mes 5 frères, si je ne reviens pas, ma mère mourra de chagrin.

-Tu reviendras, Bernard, tu reviendras, nous aurons tant de choses à dire. Demain nous quitterons la colonne, on s'évade avec René et Louis..

Nous avons prié avec passion ; je portais sur moi, l'eucharistie, tous deux nous avons communiqué avec une toute petite parcelle par économie.

Le lendemain matin, départ vers l'inconnu ; plusieurs étaient morts pendant la nuit ; on a achevé ceux qui ne pouvaient pas partir. J'étais moi-même très raide par la fatigue et la fraîcheur de la nuit. Après quelques mouvements, le sang a mieux circulé. En route. Mais nous étions en fin de colonne, ce qui est très démoralisant, car on n'a plus le soutien de ses camarades.

Au bout d'une petite heure, Bernard me dit : « L'abbé, je m'arrête, je n'en peux plus.

– Bernard, si ce que tu m'as dit hier soir, est vrai, si tu l'aimes vraiment, ta mère, tu marcheras, et à la première occasion, nous quittons la colonne, allons, Bernard, marche, marche. »

Je l'ai pris par la main, comme un gosse qu'on mène à l'école ; parfois, je l'ai poussé par l'épaule, je lui donnais le bras.

À un moment, il m'a murmuré les paroles que nous avions souvent chanté ensemble : « Si rude soit la

route, marchons quoi qu'il en coûte ; à Dieu vat ».

Et puis nous marchions côte à côte ou ensemble nous dispersant un peu ; moi j'étais à gauche et comme invinciblement attiré par un fossé assez profond, et que je revois encore. Fasciné par ce fossé, j'avais du mal à m'écarter de lui.

Soudain, un coup de feu, je me retourne, c'était Bernard que l'on venait de tuer. Du pied, le SS le faisait rouler dans le fossé, je me suis retourné, je tremblais de rage, j'ai dit en français tout ce que j'ai pu déverser de colère sur le SS ; en faisant un moulinet de son fusil, il est venu vers moi menaçant, mais j'ai eu une crise de nerfs exceptionnelle ; je me suis mis à claquer des dents ; alors que j'étais presque inconscient, la mort de Bernard m'a réveillé, j'ai couru dans la colonne pour retrouver mes camarades : « on vient de nous tuer Bernard, il faut s'en aller à la première occasion ».

La débâcle allemande n'était pas moins pitoyable que la nôtre ; nous passions dans des champs labourés, dans des bois, on sentait que c'était la fin....” [2]

[2] Extrait de *L'honneur d'être témoin*, (p. 155-156)

Photo du début de la Marche de la Mort à la sortie du camp de Langenstein. 1995 lors du pèlerinage de la famille.

LE CHANT DES MARAIS

Le Chant des déportés ou Chant des marais (en allemand Wir sind die Moorsoldaten (« nous sommes les soldats du marais »), Moorsoldatenlied, « chanson des soldats du marais », ou Börgermoorlied, « chant de Börgermoor ») est l'adaptation en français d'un chant allemand composé en 1933 par des prisonniers communistes du camp de concentration de Börgermoor, dans le Pays de l'Ems, en Basse-Saxe.

Ce chant de déportés allemands a intégré le répertoire militaire français ainsi que le répertoire scout, sous le nom de Chant des marais .

I/ Loin vers l'infini s'étendent
De grands prés marécageux
Et là-bas nul oiseau ne chante
Sur les arbres secs et creux

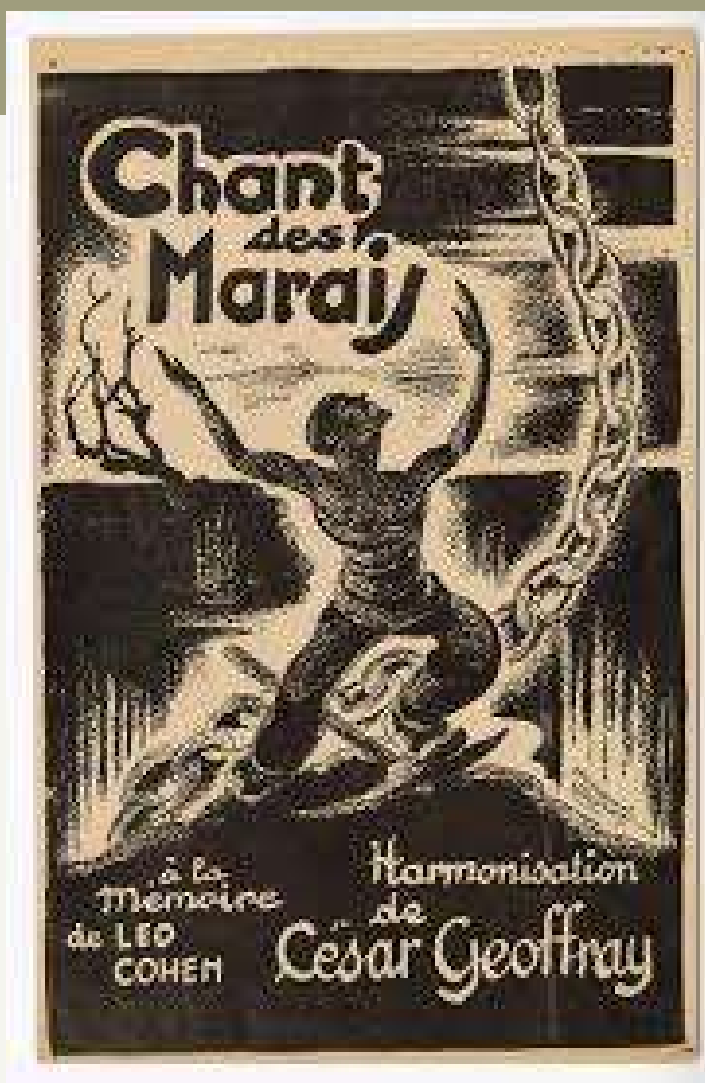
Refrain
Ô terre de détresse
Où nous devons sans cesse
Piocher, piocher.

II / Dans ce camp morne et sauvage
Entouré de murs de fer
Il nous semble vivre en cage
Au milieu d'un grand désert.

III / Bruit des pas et bruit des armes
Sentinelles jours et nuits
Et du sang, et des cris, des larmes
La mort pour celui qui fuit.

IV / Mais un jour dans notre vie
Le printemps refleurira.
Liberté, liberté chérie
Je dirai : « Tu es à moi. »

Dernier refrain
Ô terre enfin libre
Où nous pourrions revivre,
Aimer, aimer.



INSPIRATION - SAINT BERNARD DE MENTHON UN GUIDE DANS LES PASSAGES DIFFICILES



La religion catholique a été marquée par plusieurs personnalités répondant au prénom de Bernard. Parmi elles, Saint Bernard de Menthon, dont certains aspects du parcours résonnent avec celui de Bernard Morizot.

Bernard de Menthon naît au XI^e siècle dans les montagnes savoyardes. Très tôt, il se distingue par une douceur solide, une foi lumineuse et un profond souci des plus fragiles. Il devient chanoine d'Aoste et comprend que sa mission est d'aller là où les hommes sont en danger. À son époque, traverser les Alpes est périlleux. Touché par la détresse des voyageurs, Bernard fonde les hospices, du Grand-Saint-Bernard et du Petit-Saint-Bernard,

lieux d'accueil où l'on trouve chaleur, soins et guides pour franchir la montagne. C'est ainsi qu'il devient protecteur des voyageurs, témoin d'une charité active et persévérante. Son chemin de sainteté naît de cette présence fidèle : aider, secourir, relever.

Bernard Morizot a lui aussi un lien très fort avec la Savoie. C'est à la colonie de vacances des Florimontains, près du Col de Tamié, où il passait ses étés, qu'il a consolidé son apprentissage des valeurs du scoutisme.

Ses traits – courage paisible, bonté forte, attention à ceux qui marchent dans des lieux hostiles – résonnent profondément avec la vie de de Bernard de Menthon.

L'un veillait sur les voyageurs perdus dans la neige ; l'autre, au cœur des camps de travail et de déportation, a apporté assistance spirituelle, porté l'espérance à ses compagnons d'infortune et soutenu les siens par ses lettres douces et réconfortantes. Tous deux ont traversé des lieux de danger en laissant une trace d'humanité éternelle.

Ainsi, le prénom Bernard, « fort comme l'ours », trouve en eux une expression similaire : une force qui protège, qui ne domine pas, mais qui se donne. Mettre en résonance saint Bernard de Menthon et Bernard Morizot, c'est reconnaître une même lumière : celle d'un courage humble et d'une fidélité qui ne cède pas devant la nuit.

BÉATIFICATION

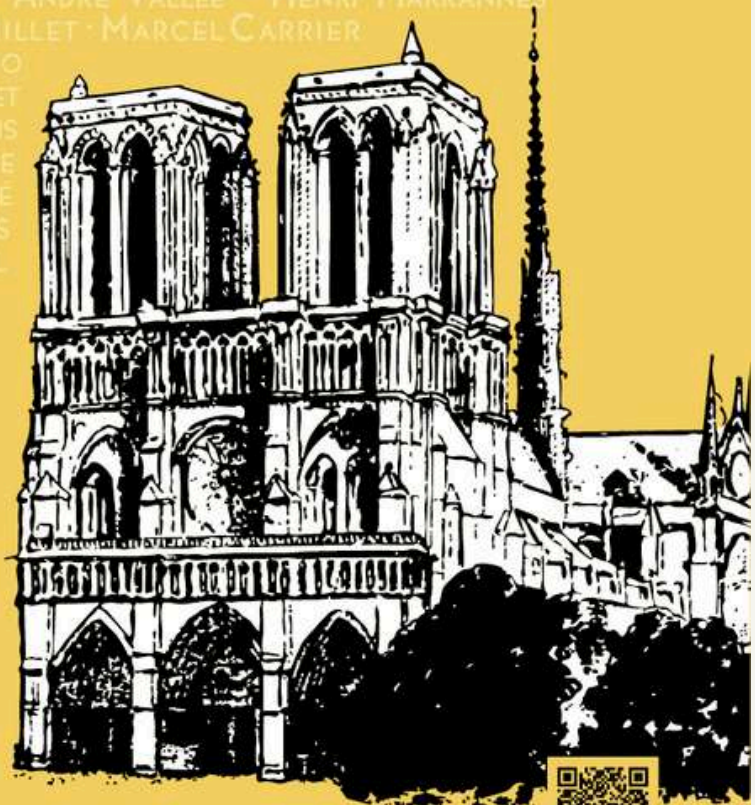
DE RAYMOND CAYRÉ, GÉRARD-MARTIN CENDRIER,
ROGER VALLÉE, JEAN MESTRE ET DE LEURS 46 COMPAGNONS,
RELIGIEUX, SÉMINARISTES ET FIDÈLES LAÏCS MORTS EN 1944 ET 1945 EN HAINE DE LA FOI

GÉRARD CENDRIER · PAUL LE BER · JOSEPH PARAIRE · ANDRÉ BOUCHER · RAYMOND CAYRÉ · JULES GRAND · MAURICE RONDEAU · ANTOINE CHARMET · LOUIS DIDION · ROBERT SAUMONT · BERNARD MORIZOT · JEAN BERNIER · RENÉ BOITIER · ROBERT DÉFOSSEZ · JEAN PRÉHU · MAURICE-PHILIPPE BOUCHARD · RAYMOND LOUVEAUX · GASTON RAOULT · JEAN LÉPICIER · BERNARD LEMAIRE · MAURICE GRANDET · RENÉ PONSIN · VICTOR DILLARD · LOUIS DOUMAIN · PASCAL VERGEZ · PIERRE DE PORCARO · CLAUDE-COLBERT LEBEAU · JEAN CHAVET · ANDRÉ PARSY · BERNARD PERRIN · EUGÈNE LEMOINE · ROGER VALLÉE · JEAN TINTURIER · ANDRÉ VALLÉE · HENRI MARRANNES · LOUIS POURTOIS · CAMILLE MILLET · MARCEL CARRIER · RENÉ GIRAUDET · ALFREDO DALL'OGGIO · MARCEL TOUQUET · LUCIEN CROCI · ROBERT BEAUVAIS · JEAN DUTHU · JEAN MESTRE · JEAN PERRIOLAT · RENÉ ROUZÉ · HENRI EUZENAT · JOËL ANGLÈS · D'AURIAC · JEAN BATIFFOL

**SAMEDI 13
DEC. 2025
à 14h30**

Célébration présidée
par le cardinal Jean-Claude Hollerich

**CATHÉDRALE
NOTRE-DAME
DE PARIS**



L'ÉGLISE CATHOLIQUE À PARIS

service
kto
KTO



dioceseparis.fr

MERCI !